

2. Ce gaz est du protocarbure d'hydrogène mélangé avec très-peu d'acide carbonique.

3. Ce gaz s'échappe probablement des lits du *Trenton* qui se trouvent à une certaine distance de la surface du sol.

4. Il serait intéressant de creuser à cet endroit un puits artésien pour s'assurer si le débit du gaz n'augmenterait pas, s'il n'y aurait pas même une chance de trouver du pétrole.

5. Ce produit naturel peut être utilisé dans la localité, mais il serait très difficile de le conduire à une grande distance à cause des frais que cela nécessiterait.

Dison enfin que grâce à une carte de Louiseville, préparée par les soins bienveillants de M. Eug. Taché, du Département des Terres de la Couronne, nous avons suivi très facilement les démonstrations géographiques et géologiques qui ont été faites durant le cours de la conférence.

A. G.

L'Abille.

"For-san et hinc olim meumini-se juvabit."

QUÉBEC, 28 OCTOBRE 1880.

Monsieur Jean-François-Xavier Baillairgé.

(Suite et fin.)

M. Baillairgé fut ordonné prêtre le 9 novembre 1823. Il était donc, à l'époque de sa mort, dans sa 57ème année de prêtrise. Immédiatement après son ordination, il fut nommé vicaire à St-Eustache. L'année suivante, il alla vicaire à Lorette; puis en 1826, à Chambly, et au Château-Richer. Ces trois années furent pour le jeune Baillairgé un vrai martyre. Il ne put jamais, en effet, se mettre au dessus d'une inquiétude qui lui enlevait tout repos: il croyait qu'on avait oublié, dans son ordination, une cérémonie dont l'omission rendait douteuse, suivant lui, sa promotion au Sacerdoce. Toujours sous l'impression que peut-être les sacrements qu'il administrait étaient nuls, il demanda avec les plus vives instances à être déchargé des fonctions du saint Ministère. En 1827, il obtint ce qu'il sollicitait et entra au Séminaire de Québec comme prêtre auxiliaire, avec permission de n'exercer aucune des fonctions qui supposent le caractère sacerdotal.

Ainsi soulagé, il se dévoua à ses nouvelles occupations avec un zèle qui ne s'est jamais démenti pendant les 53 ans qu'il passa au Séminaire. Il y fut professeur pendant 21 ans consécutifs, d'abord de classes élevées de littérature, puis de la classe des éléments latins, qui prit successivement les noms de

Trente-sixième, de Huitième et de Septième. Pendant ces 21 années, presque tout l'ancien clergé du diocèse de Québec lui passa entre les mains. Quand on songe que la classe des éléments latins renferme en moyenne de soixante à quatre-vingts élèves, on peut se figurer le nombre de personnes de tout rang qui sont heureuses d'avoir eu M. Baillairgé pour professeur. Jamais homme n'a été plus chéri et plus constamment respecté de ses élèves. Les anciens qui nous en parlent aiment à rappeler ces mille petits artifices qu'il savait si bien employer, soit pour exciter l'émulation, soit pour faire accepter un bon conseil. Il n'y a pas jusqu'aux punitions qu'il était obligé d'imposer, où il ne mettait une certaine tendresse qui faisait que l'élève puni ne lui en conservait jamais de ressentiment. Du reste il ne punissait que lorsqu'il ne pouvait s'en dispenser; et il aimait bien mieux avoir recours à ses autres procédés. Là il déployait tout son zèle. Avec quel art il savait faire valoir les moindres récompenses! et ses images, qu'il distribuait avec tant de largesse, comme elles étaient savamment étalées pour exciter une forte émulation parmi les petits concurrents! et son écureuil, et son suisse, qui lui apprenaient toute espèce de secrets à l'avantage de ses élèves! Il n'y a pas jusqu'à la *charlotte* (cette fêrule, heureusement devenue légendaire maintenant, mais qui était d'usage alors): comme il savait en inspirer une sainte terreur, afin d'avoir moins à s'en servir!

Vraiment, lorsqu'on nous raconte comment M. Baillairgé faisait la classe à ses petits enfants, nous sommes portés à regretter cet heureux temps, y compris la *charlotte*, pourvu toutefois qu'on s'en serve comme le bon Père Baillairgé.

Si quelqu'un de ses enfants avait un petit *bobo*, avec quelle tendresse maternelle il savait contribuer à sa guérison! c'était même, nous dit-on, à désirer quelquefois d'être malade pour avoir le plaisir d'être guéri par un si charitable médecin.

En 1848, on crut devoir enlever M. Baillairgé à la classe pour donner à son zèle une autre direction. Il fut nommé Économe et chargé en même temps du soin des malades et de la réception de MM. les Étrangers. Il a occupé ce nouveau poste pendant 19 ans, jusqu'en 1867. À cette dernière époque il ne garda que le soin des malades et celui des Étrangers.

Le dévouement qu'il avait déployé dans sa classe, il l'augmenta encore, si c'était possible, dans ses nouvelles fonctions.

Lui qui aimait tant ses vacances de St-Jochim, il se condamna à ne jamais aller au Petit-Cap pendant ces dix-neuf années, afin de présider lui-même aux

mille détails du *grand ménage*, qui se fait au Séminaire pendant le temps des vacances.

La cuisine, dans ce temps-là, était plus sévère que maintenant, si nous en croyons les anciens. Mais M. Baillairgé la suivait de près pour qu'elle ne devint pas *plus sévère*, et il savait, dans les limites de ses attributions, ménager de temps en temps d'agréables surprises, d'autant plus appréciées alors qu'on y était moins habitué qu'aujourd'hui.

D'un autre côté, M. Baillairgé était un inflexible interprète de la tradition. Il ne lui fallait rien moins qu'un ordre des Supérieurs pour l'en faire dévier. Mais aussi lorsque le Conseil avait décidé une modification aux usages reçus, M. Baillairgé s'y pliait avec la plus entière déférence, même quand ces nouveautés froissaient ses idées.

Quant à MM. les Étrangers, on peut dire que M. Baillairgé a été pour eux un véritable centre d'attraction. Aussi quelle politesse, quelles attentions délicates, quelle aménité dans ses rapports avec eux! Voir M. Baillairgé et causer avec lui, c'était assez pour faire aimer à venir au Séminaire. Personne parmi ses innombrables amis dans le clergé ne contredira cet avancé.

Mais c'est dans le soin des malades que s'est montré avec tout son éclat ce trésor de charité et de dévouement, que Mgr l'Archevêque a si bien fait valoir dans les quelques paroles qu'il a prononcées, au milieu de l'émotion générale, sur la tombe de notre cher défunt.

Pour ses malades, et surtout pour les enfants, M. Baillairgé ne connaissait pas ce que c'était que de se ménager. S'ils avaient besoin d'être veillés, il ne partageait cette fatigue avec personne. Tout au plus s'étendait-il tout habillé sur un canapé; et il savait dormir d'un sommeil si léger qu'au moindre soupir, au moindre mouvement de son malade, il était debout, prêt à rendre tous les services que requerrait l'état du patient. On l'a vu plusieurs fois passer des semaines entières sans se déshabiller, afin de ne pas compromettre, par défaut de vigilance, l'état précaire où pouvaient se trouver ses petits malades. Jamais mère tendre et dévouée n'apporta plus de dévouement auprès de ses enfants.

Rien donc de surprenant dans cette vive expression de reconnaissance qui éclate de tous côtés lorsqu'on parle de M. Baillairgé.

Ici encore se montrait cette bienveillance qui fait donner tant de charme aux services rendus.

M. Baillairgé s'identifiait tellement avec ses chers petits malades, qu'on l'a vu, après deux mois de soins assidus donnés à un enfant qui lui avait causé beaucoup de fatigues presque sans relâche, s'ennuyer de n'avoir plus rien à faire.